

## Pas de camping chez les castors

par Céline GATIEN

La Kicoule est une jolie rivière qui chante en descendant de la montagne. Elle est trop étroite pour que les hommes viennent l’envahir avec leurs kayaks et elle est si rapide qu’ils n’osent pas s’y baigner, sauf quelques casse-cou qui en ressortent couverts d’écorchures parce qu’ils se sont frottés contre les rochers qui la bordent. Ils partent en grognant et en protestant : Sales rochers ! Sale rivière ! Sale pays !

Toi, tu es plus malin qu’eux. Tu trouves que la Kicoule est très jolie et tu ne veux pas déranger tout le petit monde qui y vit. Alors tu vas simplement te promener au bord de l’eau, en regardant partout autour de toi. Comme tu sais observer en étant très patient, tu remarques un tas de branchages enchevêtrés qui s’enfoncent dans la rivière. Ne démolis surtout pas cette drôle de construction ! En te penchant un peu, tu vas voir que c’est une vraie hutte, avec une cheminée pour l’aération et une grande chambre que tu devines entre les branchages. Ce qu’elle a de bizarre, c’est que la porte d’entrée ne donne pas sur la rive, mais dans l’eau. Curieuse façon d’entrer chez soi !

Si tu patientes encore très longtemps en restant bien silencieux, comme l’eau est très claire et transparente, tu vas voir arriver vers l’entrée de la hutte un étrange animal avec des yeux noirs malins, des dents qui avancent, une fourrure brune et une énorme queue. Il nage presque aussi bien qu’un poisson. Il porte dans ses pattes des feuilles nouvelles, des branchettes, des bourgeons. Quand il est près de l’entrée, il s’enfonce entre les branches et suit la galerie qui va jusqu’à la chambre.

Peut-être que tu l’entendras pousser son cri qui ressemble à une sirène aiguë et qui dure longtemps. Quel souffle ! Tu ne connais peut-être pas le castorien, qui est la langue des castors. Quand tu l’auras étudié dans le gros livre de la Nature, tu comprendras ce que ce cri veut dire :

— C’est moi, Castorine ! Comment vont nos petits ? Ils ont bien dormi ? Ils sont sages ? Voilà tout ce qu’il faut pour le repas du soir.

Approche-toi de la hutte à pas de loup : tu pourras jeter un coup d’œil à l’intérieur. Là, tu verras trois bébés castors blottis contre leur maman pour un câlin avant le dîner. Castorine est une très jolie maman, avec des yeux très doux, comme toutes les mamans, d’ailleurs ! Elle regarde ses petits avec tendresse. Elle les trouve si mignons : Toriot, le plus solide, Torette, la plus futée et Toriou, le timide mais le plus gentil. Papa Castorin leur parle d’un ton sérieux :

— Toriot, Toriou et Torette, il faudra vous coucher tôt ce soir après ce festin de feuilles fraîches et de bourgeons tendres. Demain, vous ferez votre premier petit tour dans la rivière. Il s’agit d’apprendre vite à nager aussi bien que Papa et Maman. Comme ça, nous serons cinq à faire les provisions de branches pour manger cet hiver.

Dès le lendemain, les trois petits suivent leur papa à la queue leu leu. Castorine ferme la file pour veiller à ce qu’il ne leur arrive rien. Ils sont encore un peu patauds, mais ils s’appliquent pour imiter les mouvements de leur Papa. Leur Maman les encourage :

— Allez, Torette ! Bravo ! Tu avances déjà très vite ! Toi aussi, Toriot ! Du courage, Toriou, tu vas y arriver.

Après la leçon, il fait bon retourner dans la hutte, se blottir contre Maman, s'endormir en ronflant. Castorin et Castorine regardent leurs petits, tout attendris. La nuit vient. La hutte est un abri solide. L'hiver dernier, tous les castors de la Kicoule ont construit un grand barrage sur la rivière pour protéger les huttes des courants trop forts. On peut dormir tranquille.

\*\*\*

Le matin, de bonne heure, les castors sont réveillés en sursaut. Un bruit épouvantable, un grondement qui ressemble au tonnerre, la hutte secouée qui tremble : il y a de quoi mourir de peur. En plus, une épouvantable odeur – toi, tu pourrais leur dire que c'est de l'essence – se répand au lieu des fraîches senteurs de la forêt. En écarquillant leurs yeux perçants à travers les branchages de la hutte, les castors voient des bottes, aussi larges que celles d'un ogre, qui laissent d'énormes empreintes sur la berge. Ils entendent une grosse voix bourrue :

— Voilà le coin qu'il nous faut pour installer le terrain de camping. Les Mobil Homes juste en bordure de l'eau. Une haute palissade pour délimiter l'espace, un chemin goudronné pour les promenades. Il faudra abattre tous ces arbres qui gênent, ces saules qui empêchent de bien voir la rivière...

Mais ce sont justement les feuilles, les bourgeons et les petites branches de saule que la famille Castor préfère ! Et comment réparer la hutte ou en rebâtir une plus belle, si tous les arbres ont disparu ? Comment jouer dans l'eau avec tous ces humains qui vont venir ? Castorin se gratte la tête avec ses petites pattes et Castorine a les larmes aux yeux. Que faire contre leurs terribles pelleteuses, leurs tracteurs et leurs énormes remorques, leurs tronçonneuses qui abattent en deux coups de lames des arbres qui ont mis des dizaines d'années à pousser ?

Pendant que les castors se désolent, les hommes se sont mis au travail. Le soir, un espace a déjà été déboisé et un Mobil Home sur pilotis est monté. Ces mots-là, Castorin ne les connaît pas, mais il voit très bien cette grande cabane en bois posée sur des grosses poutres plantées dans le sol. Il remarque que ces grosses poutres sont juste à la bonne hauteur pour des dents de castor... Le plus gros des hommes, celui qui crie tout le temps et que cette coquine de Torette a surnommé Hurlitou, y a apporté des tables, des machines, des écrans, des tas de papiers avec plein de petites lettres noires, des dessins bizarres... L'air satisfait, il dit :

— On a fait du bon boulot. Demain, les gars, on attaque pour de bon.

Castorin, lui, retrouve le moral. En réponse à ce qu'a dit Hurlitou, il déclare, après avoir échangé un coup d'œil avec Castorine :

— Cette nuit, les enfants, on ira faire un peu de ménage !

Si tu étais resté sur la berge, et si tu avais les yeux du chat qui voit dans la nuit, tu verrais sortir de l'eau sans bruit, comme des voleurs, des animaux à large queue, la fourrure ruisselante ! Ils sont cinq, deux grands et trois petits. Ces cambrioleurs n'ont pas besoin d'ouvrir les portes. Leurs dents s'attaquent tout de suite aux pilotis par la base. Écoute-les : Crrr, Crrr, Crrr. Ils rongent, rongent, rongent avec leurs incisives tranchantes. Pour les encourager, Castorine leur chante la chanson des castors courageux, sur l'air d'une chanson des hommes qui s'appelle *Meunier tu dors* :

*Castor, tu mords,  
Grandes dents, grandes dents vont très vite,  
Castor, tu mords,  
Grandes dents, grandes dents vont très fort...*

— Allez, allez, les petits, plus vite, plus fort... Il faut que ces humains comprennent qu'ils ne sont pas chez eux !

Et les castors de ronger de plus belle, et Crrr et Crrr et Crrr... Soudain, un craquement se fait entendre. Lentement, les pilotis se disloquent, se plient, cèdent...

— Reculez ! crie Castorine.

CRRRRRAC ! La construction fragile penche, penche et s'écroule, les planches se cassent, les machines se brisent, des papiers s'envolent par les fenêtres. Il était temps ! Le soleil est près de se lever !

— Vite, vite, les petits, rentrons.

Et c'est une fuite éperdue, avec les petites pattes qui détalent.

Tout essoufflés, Castorin, Castorine, Toriot et Torette sont rentrés dans leur hutte. Les petits rient de bon cœur en pensant à la tête que vont faire les hommes en retrouvant leur vilaine construction détruite. Mais Castorine pousse un cri :

— Où est Toriou ? Mon petit castor roux, où es-tu ? Vous ne l'avez pas vu ?

Cette fois, personne ne rit plus.

— Il faut tout de suite aller le chercher, s'écrie Castorine.

— On va avec toi, Papa, s'exclament Toriot et Torette.

— Non, mes petits. Ce serait trop dangereux pour des petits castors épuisés, surtout qu'il va faire tout à fait jour. Vous allez rester avec Maman, bien cachés sous les feuilles. Si vous entendez les hommes, vite, à la rivière. Et pas de bruit, surtout ! Personne ne doit bouger d'ici, vous m'entendez !

Les petits baissent le nez et se blottissent contre leur maman. On les entend qui reniflent, tandis que Castorine essaie de ne pas montrer son inquiétude. Castorin pointe son museau pour voir si personne ne le surveille et trotte à toute vitesse vers le tas de planches. Arrivé à la baraque détruite, il écarquille ses yeux pour regarder partout, dans les premières lueurs du jour. Il ne distingue rien. Il appelle, appelle encore. Soudain, il s'arrête : il a entendu un tout petit cri. Entre deux planches brisées, il aperçoit Toriou, tremblant de peur, coincé sous le tas de bois.

— Papa, sors-moi de là, je t'en prie ! J'ai si mal à ma patte !

Castorin est très inquiet. Comment va-t-il pouvoir sortir son petit de ce bois enchevêtré ? Ronger toutes les planches ? Ça va prendre un temps fou ! Jamais il n'aura la force de tout déplacer ! Et les hommes vont arriver, le voir...

\*\*\*

Il fait grand jour, maintenant. Comme hier, les bruits énormes retentissent : ce sont les hommes qui reviennent. Le camion est suivi d'une grosse machine munie d'une énorme pelle avec des dents, comme une mâchoire de géant. Les hommes descendent du camion, portant des pioches, des haches, des armes contre la forêt qui pourraient aussi servir contre des petits castors. Hurlitou est furieux. Il est rouge comme s'il allait éclater. Il pousse des cris si forts que les oiseaux s'envolent de partout, que les écureuils grimpent tout en haut des arbres et que les taupes se carapatent dans leurs terriers.

— Qui est-ce qui m'a fait ça ? Quel est l'imbécile, le voyou, l'animal qui a osé détruire mon installation ?

— Monsieur, justement, dit Touvert, un des ouvriers, un animal, peut-être...

— Imbécile ! tu crois qu'il y a des éléphants dans cette forêt ?

— Euh... non, pas des éléphants, mais peut-être des rongeurs... des castors, au bord de la rivière...

— Des quoi ?

— Des castors, monsieur. Ils rongent très bien le bois, ils se construisent des huttes, ils mangent les feuilles tendres, ils...

— Et tu crois que des tascors vont me faire peur ! Je vais leur faire voir à qui ils ont affaire, à ces costars, ces toscars, ces...

— Ces castors...

Un roulement effrayant gronde. Castorin se bouche les oreilles avec ses petites pattes, se retourne. L'énorme pelleteuse est là pour déblayer. Elle va prendre les planches dans ses mâchoires et les emporter. Toriou est encore coincé, malgré tous les efforts de son papa. Que va-t-il lui arriver ?

C'est Touvert qui est au volant de la monstrueuse machine. « Il n'avait pas l'air si méchant. Il connaissait bien nos habitudes, se dit Castorin. Peut-être que si je pouvais lui faire signe, il sauverait Toriou... » En attendant, de toutes ses dents, de toutes ses pattes, il continue à essayer de repousser les planches qui emprisonnent Toriou. Le bébé castor n'ose plus faire le moindre bruit ; il regarde seulement son papa avec des yeux effrayés.

La grosse machine va commencer son travail. Mais qui vient de sortir de sous les fourrés ? Yeux vifs, grandes dents, large queue, trois castors, un plus grand et deux petits. Castorine, Toriot et Torette surgissent devant la machine. Castorine ne pouvait pas supporter d'attendre à l'abri sans rien faire et ses petits non plus. Debout sur ses pattes arrière, elle pose ses pattes avant sur l'énorme roue, comme pour empêcher la machine d'avancer. Les deux petits se serrent contre elle. Elle pousse de toutes ses forces le cri des castors, ses yeux fixés en direction de l'homme. Celui-ci tend l'oreille, cherche d'où ce bruit étrange peut venir. Castorine recommence, s'arrête, attend, recommence encore. Soudain, le regard de Touvert se pose sur elle. Il pousse un « Ah » de surprise et descend vers Castorine et ses petits. Tous les trois tremblent malgré leur fourrure mais ils restent là courageusement. Comme le conducteur avance la main, Castorine recule en entraînant ses petits. Mais elle s'arrête aussitôt, pousse à nouveau son cri. L'homme s'approche. À nouveau, petit bond, autre cri. Intrigué, l'homme se demande si les castors essaient de lui dire quelque chose.

Castorin qui a vu la scène se met à crier lui aussi. Touvert est maintenant tout près de l'endroit où Toriou s'est remis à gémir. Enfin l'homme aperçoit les deux yeux brillants sous le tas de bois. Il a compris ! Aussitôt, il retire deux grosses planches qui emprisonnaient le pauvre animal terrifié. Il va le dégager quand Hurlitou l'interpelle :

— Qu'est-ce que tu fabriques ? Tu crois que tu vas retirer les planches une par une ? Dégage-moi tout ça avec ta pelleteuse et qu'on n'en parle plus !

— Mais vous ne voyez pas ce petit castor prisonnier ? Et ses parents qui sont venus le sauver ?

— Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse ! Débarrasse-moi de ces sales bêtes !

— Monsieur, vous savez que les castors sont une espèce protégée... On n'a pas le droit de leur faire du mal

Tous les autres ouvriers se sont approchés. Aucun ne veut prendre le volant de la machine et Hurlitou, de plus en plus rouge, est bien obligé de laisser Touvert venir à bout du sauvetage du bébé. Le vilain bonhomme est tellement en colère qu'il manque de s'étouffer. Castorin et Castorine serrent Toriou dans leurs pattes. Ils sont encore inquiets même si la fureur de Hurlitou leur donne un peu envie de rire. Le gentil Touvert essaie de raisonner son patron :

— Monsieur, si des amis de la nature savent que vous voulez faire du mal aux castors et détruire leur habitat, ça risque de vous attirer beaucoup d'ennuis. Et puis, même si vous tuez ceux-là, ils doivent bien avoir des frères ou des cousins qui recommenceront ce qu'ils ont fait. Vous avez vu ce que des petites bêtes comme ça arrivent à faire ! Si vous les mettez vraiment en colère, ça risque d'être terrible ! Ils viendront démolir chaque nuit ce que nous aurons fait le jour. Moi, je n'ai pas envie de me faire mal voir d'eux !

Il fait un petit clin d'œil complice aux castors qui poussent une dernière fois leur cri et se sauvent, Castorin tenant Toriou épuisé entre ses dents, Castorine poussant devant elle Toriot et Torette. Ils plongent tous dans la rivière et disparaissent sous l'eau.

\*\*\*

Qu'est-ce que tu pourrais voir si tu étais encore sur le bord de la Kicoule, ce matin-là ? D'abord, tu verrais le gros camion, la pelleuse, le tracteur chargé de débris repartir d'où ils sont venus. Tu sentirais bien encore l'odeur âcre de l'essence, mais, au bout de quelques minutes, tu retrouverais la fraîcheur de la forêt, tu entendrais le gazouillis des oiseaux et le petit bruit de la rivière qui chante.

En te penchant, tu verrais, dans l'eau transparente, cinq castors joyeux, deux grands et trois petits, qui nagent et font des cabrioles. Tu ne pourrais pas comprendre ce qu'ils se disent, mais ça ne fait rien. Tu comprendrais bien qu'ils sont heureux !

**Fin**